

Vrbková, Vlasta

**La méthode structurale appliquée à l'étude du champ conceptuel
de la bêtise dans le français du XXe siècle**

Études romanes de Brno. 1977, vol. 9, iss. 1, pp. [87]-113

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113569>

Access Date: 27. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

LA MÉTHODE STRUCTURALE APPLIQUÉE A L'ÉTUDE DU CHAMP CONCEPTUEL DE LA BÉTISE EN FRANÇAIS DU XX^e SIÈCLE

VLASTA VRBKOVÁ

L'analyse structurale (fonctionnelle), à la conception de laquelle nous souscrivons dans notre thèse, s'évertue à définir le sens à l'aide de données offertes immédiatement par telle ou telle langue naturelle. Du modèle triangulaire du signe linguistique de Ogden et Richards, repris et remanié par S. Ullmann,¹ elle supprime la dimension des référents, c'est-à-dire des objets extralinguistiques, pour accorder toute son attention aux dimensions linguistiques du signe, celle du signifiant et celle du signifié. Suivant que l'on adopte comme point de départ celui-ci ou celui-là, on aboutira à l'une ou à l'autre des deux approches fondamentales de l'analyse sémantique structurale.

a) Si le sémanticien prend pour point de départ l'expression (le signifiant) pour essayer de définir toutes les corrélations possibles qui la relie au plan du contenu, il applique la méthode sémasiologique et les structures qu'il établit sont appelées sémasiologiques. L'avantage que l'analyse sémasiologique possède par rapport à la méthode onomasiologique réside dans le fait qu'on y dispose d'une base bien définissable, assurée par le signifiant.

b) Si le sémanticien invertit le rapport entre le signifiant et le signifié, en prenant pour base de son analyse le plan du contenu (le signifié), il applique la méthode onomasiologique. Les champs conceptuels, ou plus exactement la conception des champs conceptuels élaborée par l'Ecole de Brno, représentent justement l'une des nombreuses applications de cette méthode. Le grand inconvénient de l'approche onomasiologique, par rapport aux procédures sémasiologiques consiste dans l'impossibilité de fixer au préalable une forme nette et exacte au plan du contenu. Le danger de tomber dans l'arbitraire que l'on court nécessairement quand on aborde la problématique des structures onomasiologiques est dans la plupart des cas compensé par la découverte des structures qui renvoient au-delà du plan linguistique; par le biais des structures onomasiologiques, nous pouvons mieux nous

¹ cf. S. J. Schmidt: *Bedeutung und Begriff*. Zur Fundierung einer Sprachwissenschaftlichen Semantik, Braunschweig, Friedrich Vieweg Verlag, p. 40, pp. 41-42. L'auteur écrit: „Ullmann hält fest an der Dreiteilung“: Wort, Konzept, Sache, die nach dem (auf stoischen Grundlangen ruhenden) scholastischen Schema „Vox significant mediantibus conceptibus“ verbunden gedacht sind. Wieder taucht das klassische Dreierschema von Ogden und Richards auf (mit den drei Positionen symbol-thought of reference-reference).

rendre compte des rapports établis entre la langue et la pensée, éventuellement entre la langue et les phénomènes psychiques. C'est cette possibilité qui explique notre ambition de rédiger une étude onomasiologique, possibilité qu'aucune autre méthode, méthode sémasiologique y comprise, ne pourrait nous offrir.

A l'entrée du processus de structuration lexicale, la substance du contenu ne se présente pas toujours au même degré dépourvue de distinctions préalables, qui serviront de base à ce qu'il est convenu d'appeler «structure lexicale». Dans le cas des objets et des êtres bien délimitables, par exemple, la langue ne fait que dénommer ceux-ci et sa fonction structuratrice est nulle. Ces termes-étiquettes constituent des listes terminologiques que certains linguistes proposent d'exclure de l'étude structurale du vocabulaire. Dans l'évaluation du continu (du temps, de l'espace), dans la description du mouvement, dans l'attribution de différentes qualités aux phénomènes et aux objets, la langue assume un rôle beaucoup plus actif. En effet, il ne dépend que d'elle si telle ou telle qualité correspondra à une structure lexicale simple (dichotomique) — **bon** vs **mauvais**, ou si elle sera développée dans une structure onomasiologique extrêmement complexe (par exemple dans le cas des champs conceptuels antonymiques de la beauté et de la laideur). Cela ne revient pas à affirmer le règne de l'arbitraire absolu dans ces domaines, puisque le nombre de ressemblances, de parallélismes et d'analogies entre les langues soit apparentées (par exemple entre les langues romanes), soit plus éloignées (le français, l'anglais, l'allemand) fait preuve d'une base commune qui soutend toutes les langues et qui, une fois définie avec plus d'exactitude qu'elle ne l'est de nos jours, rapprochera les sémanticiens et les sémiologues d'un langage universel et idéal qui est à construire.

Les remarques précédentes nous mènent à la conclusion que moins délimitée se présente la substance du contenu à l'entrée du processus de structuration, plus importante devient la part d'arbitraire (de structuration proprement linguistique) de la structure lexicale de sortie. Nous employons délibérément l'expression «substance délimitée», puisque le rapport dichotomique entre substance délimitée et substance non délimitée n'est que partiellement corrélatif du rapport entre les concepts concrets et les concepts abstraits. En effet, les cas ne sont pas rares où le concret (par exemple la substance du contenu représentée par les couleurs du spectre) ne contient pas des délimitations indispensables pour l'établissement d'une structure lexicale (plus exactement d'une terminologie) univoque. D'ailleurs la dichotomie entre le concret et l'abstrait comme elle est appliquée couramment en psychologie devrait être remplacée par toute une échelle de degrés de l'abstrait (ou du concret) pour les buts de l'analyse sémantique.

Cette assertion justifie à notre avis le fait que l'intérêt des sémanticiens est porté de préférence aux structures onomasiologiques se rapportant à une substance non délimitée (le spectre des couleurs par exemple), éventuellement à une substance qui n'est délimitée que vaguement (le cas de différentes classes des valeurs):

a) intellectuelles²

² Jost Trier: *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes*

b) esthétiques³

c) affectives,⁴

et des concepts tels que le travail,⁵ la vitesse,⁶ l'âge⁷ et d'autres.⁸

Les études comparatives des structures onomasiologiques respectives et de divergences qui existent entre plusieurs langues dans l'organisation d'une substance plus ou moins identique font preuve du rôle actif que la langue peut jouer dans l'organisation d'une sphère onomasiologique se rapportant à la vie psychique de l'homme. Le vague et le subjectif des structures onomasiologiques de ce type est un phénomène qui complique indiscutablement les procédures sémantiques, mais c'est ce même phénomène qui permet aux usagers de la langue d'exprimer la variété infinie de la vie, des caractères, des impressions, des situations, etc. par des procédés relativement limités, mais extrêmement souples. S'attaquer au vague des expressions du langage humain équivaldrait à ne pas comprendre l'une de ses fonctions essentielles.⁹

Emma Herzberger: *Ausdrücke für Dummheit in der französischen Schriftsprache und im Argot*, Wien, 1952

Annemarie Heins: *Die Ausdrücke zur Bezeichnung der Dummheit im Französischen. Zur Einwirkung des Affekts auf die Entwicklung des Wortschatzes*, Humbolt-Universität Berlin 1957, ouvrage dactylographié

Bärbel Tegtmeier: *Über die Synonymie der Bezeichnung für „dumm“ und „klug“, „gescheit“ in der rumänischen Gegenwartssprache*, Beiträge zur rumänischen Philologie (Berlin, Akademie Verlag 1968, pp. 73–79)

Ingo Nagel: *Die Bezeichnungen für „dumm“ und „verrückt“ im Spanischen mit Berücksichtigung ihrer Entsprechungen in anderen rom. Sprachen*. Beihefte zur ZRPh, 126. Heft, Max Niemeyer Verlag Tübingen, 1972, IX., 340 p.

Harri Meier: *Die Onomasiologie der Dummheit — Romanische Etymologien*, Heidelberg 1972

Notons cependant que chez Meier, la structure onomasiologique de la bêtise est le point de départ, et non pas le point d'aboutissement comme c'est le cas des monographies citées ci-dessus.

³ O. Ducháček, *Le champ conceptuel de la beauté en français moderne*, SPN Praha, 1960.

M. Fialová: *Le vocabulaire esthétique dans le Roman de la Rose*, thèse dactylographiée, portant sur les expressions des domaines de la beauté et de la laideur

J. Ochtínský: *Les champs antonymiques de la beauté et de la laideur en français moderne*, thèse de candidature dactylographiée, Prešov 1973.

⁴ V. Vrbková: *Le champ conceptuel de l'amour en français moderne*, thèse de diplôme dactylographiée, Brno 1969, et

V. Vrbková: *Les champs antonymiques de l'amour et de la haine*, thèse de doctorat dactylographiée, Brno 1970.

⁵ R. Ostrá: *Le champ conceptuel du travail dans les langues romanes*, ERB III, 1967, et *Le champ conceptuel du travail en ancien français*, ERB V, 1971.

⁶ E. Oksaar: *Semantische Studien im Sinnebereich der Schnelligkeit. „plötzlich“, „schnell“ und ihre Synonymik im Deutsch der Gegenwart u. des Früh-, Hoch- u. Spätmittelalters*, Stockholm 1958.

⁷ Horst Geckeler: *Zur Wortfelddiskussion*.

⁸ K. Reunig: *Joy and Freude*, Swarthmore, Pennsylvania.

⁹ Le fait de négliger le vague et l'ambigu inhérents aux mots du langage commun est à l'origine du phénomène que L. Wittgenstein appelle dans son *Tractatus logico-philosophicus* «hypnose». L'usager qui succombe à l'hypnose des mots considère les expressions comme exactement délimitées, aux possibilités d'emploi fixées. Il va sans dire que les textes et discours ainsi conçus deviennent source de malentendus, d'ambiguïtés, voire d'interprétations opposées. (cf. l'analyse des idées de Wittgenstein dans M. S. Kozlova: *Filosofija i jazyk*, pp. 201–203).

Dans la terminologie de l'École de Brno, on appelle ces structures onomasiologiques champs conceptuels, parce que c'est le concept qui est considéré comme le centre de condensation d'une configuration lexicale. Le fait même d'avoir assigné au concept, unité non linguistique, le rôle principal dans la constitution du champ conceptuel, unité linguistique, est en quelque sorte paradoxal. Ce n'est donc point étonnant qu'il donne lieu à des voix critiques. Pour beaucoup de linguistes, ce mélange entre phénomènes non linguistiques (logiques) et linguistiques rend la méthode des champs conceptuels inadéquate. Pour pouvoir réfuter cette critique, il faut définir bien exactement le rapport entre le mot (ou plus exactement son contenu sémantique ou sémème) et le concept. Dans cet exposé, nous allons mentionner quelques aspects seulement d'une analyse plus profonde, insérée dans notre travail de dissertation.

Suivant R. Ostrá, les critiques visant la méthode des champs conceptuels traduisent «la vieille dispute entre la pensée déductive et inductive, laquelle est considérée, de façon implicite, comme plus sérieuse et plus scientifique».¹⁰ Pour appuyer son opinion, l'auteur rappelle les recherches psycholinguistiques de T. Slama-Czacu¹¹ qui considère l'onomasiologie comme l'une des procédures les plus fréquentes et en même temps les plus spontanées dans l'appréhension de différentes sphères du lexique par l'usager de la langue. La décision d'exclure le concept de la description sémantique et de la recherche lexicale, conclut R. Ostrá, ne peut qu'entraver les explorations sur un terrain encore peu déblayé. Au lieu de veiller sur une pureté méthodologique douteuse, l'auteur accorde au concept une place de première importance dans la détermination des structures lexicales, tout en insistant sur les dimensions extralinguistiques qui le caractérisent. En d'autres mots, R. Ostrá s'applique à démontrer la nécessité de maintenir la dichotomie entre le concept et le mot, à caractériser leurs rôles respectifs dans la structuration du lexique.

La confusion entre le mot et le concept peut être attestée encore dans les travaux de S. Ullmann, de K. Baldinger et même de Noam Chomsky et de J. J. Katz—P. Postal.¹² Ce n'est rien d'exceptionnel si, dans les monographies sémantiques, on emploie tour à tour les termes de signifié, de concept et de notion tout en voulant désigner une seule et même unité théorique du plan de la substance linguistique, unité qui est obtenue par l'analyse du sens. Parfois, les auteurs introduisent une dichotomie entre le concept, catégorie applicable au domaine du lexique spécial, scientifique et caractérisée par quelques traits notionnels facilement définissables, et les signifiés courants, qui ne peuvent pas être décrits d'une façon absolument univoque.

Si la non distinction entre le concept et le sens est caractéristique d'une grande partie des publications linguistiques, il n'est pas difficile non plus de l'attester dans les disciplines contiguës, telles que la logique et la philo-

¹⁰ cf. la note 4) de l'article de R. Ostrá: K diachronnímu studiu onomasiologické struktury, SaS XXXIII, 1972.

¹¹ T. Slama-Czacu: *La structuration dynamique des significations*, Mélanges linguistiques publiés à l'occasion du 8^e Congrès des linguistes (Bucarest 1957), p. 1143.

¹² R. Ostrá: Formování pojmu práce a jeho odraz ve vývoji francouzského lexika, Filos. časopis XX, 1972, 5, pp. 637—649, note 6 de la p. 639.

sophie. C'est ainsi que pour U. Stiehl, les variantes stylistiques d'un concept représentent autant de concepts apparentés.¹³

Pour illustrer le rapport entre la langue et la pensée, entre le mot et le concept, il n'est pas sans intérêt de rappeler le procès de la traduction qui ne se réalise justement que grâce à l'existence des rapports dialectiques entre le niveau conceptuel et le niveau linguistique. Tous les chemins de l'expression linguistique mènent à Rome, c'est-à-dire vers une image adéquate de la réalité extralinguistique. Malgré la variété pratiquement infinie que peuvent revêtir la substance et la forme linguistiques au niveau de l'expression de même qu'au niveau du contenu, toutes les langues se rejoignent sur une plateforme commune et non matérielle, qui se trouve à mi-chemin entre la langue et la réalité. Cette sphère intermédiaire, indispensable pour le fonctionnement du signe linguistique, c'est justement le niveau conceptuel (notionnel) et encore davantage le niveau sémique (ou noématique) obtenu par l'analyse de celui-ci. De par sa nature il crée un terrain qui appartient à plusieurs disciplines à la fois: à la logique, à la philosophie et à la psychologie. La linguistique, elle aussi, y trouve son intérêt, sinon directement, du moins indirectement, puisque le concept est dialectiquement lié au sémème, unité linguistique.

Nous ne voulons pas qu'on accuse d'avoir renoué avec la vieille thèse du philosophe allemand G. W. Leibnitz, suivant laquelle les langues naturelles nous amènent, en dernière instance, vers un alphabet universel des idées, ce qui signifierait que chaque analyse linguistique débouche dans cet univers abstrait des idées et n'appartient pas partant à la science du langage. Ce que nous soutenons est une version modérée du même principe. En effet, une négation totale de ce principe impliquerait la non traduisibilité d'une langue à l'autre. Notre version admet que l'on traduise, mais elle admet en même temps que des décalages plus ou moins importants se manifestent dans les textes parallèles en tant que conséquences des structures lexicales et sémémiques différentes des deux langues.¹⁴ De telles méditations font surgir automatiquement la question de savoir si le concept dépend du système lexical ou s'il est pleinement indépendant, ce qui veut dire en même temps universel. De ce que nous venons d'avancer, il s'ensuit que nous devons affirmer un statut ambivalent pour le concept. Il n'est ni totalement lié à une langue individuelle (dans ce cas, on contredirait au principe de la traduisibilité des langues), ni totalement indépendant (nous savons bien qu'il est dialectiquement lié au mot).

Ce rapport dialectique se manifeste dans le fait que les deux unités comparées ont plusieurs propriétés en commun; en effet, le concept, de même que le sens, est analysable en traits distinctifs lesquels réapparaissent, au niveau linguistique, sous forme des traits d'identification.¹⁵ Le concept, de même que le sens, peut être défini grâce à l'identification des traits distinctifs qui le composent. Cependant tandis que le sens d'un mot,

¹³ cf. U. Stiehl: *Einführung in die Semantik*, p. 77.

¹⁴ cf. l'opinion de R. Ostrá, formulée dans „Uvod do studia románských jazyků“, SPN Praha, p. 42.

¹⁵ pour ce qui est des traits d'identification, voir R. Ostrá: *Le champ conceptuel du travail*, pp. 67-68, III, ERB, UJEP 1967.

enrichi souvent qu'il est d'éléments extranotionnels, socioculturels, historiques, etc., parfois à la limite du subjectif, se soustrait à une définition précise et reste plus ou moins vague, un concept n'est jamais vague dans le même sens, tout au plus peut-on dire qu'il est défini de façon inexacte ou qu'il admet différentes définitions. Le vague du concept découle dans la plupart des cas des possibilités limitées dont disposent les individus dans la description des phénomènes abstraits. Les définitions deviennent particulièrement problématiques dans le secteur de la vie psychique.¹⁶ Sous ce rapport, il est intéressant de constater que le caractère vague du concept de « Seele » n'est qu'une conséquence de l'impossibilité de définir de façon exacte le sens du mot *Seele* en allemand. Ce sont justement les concepts résumant les faits abstraits qui deviennent sources des plus graves difficultés pour les traducteurs. Ce n'est pas que la langue de but soit en principe incapable de rendre les mêmes idées que la langue de l'original; le problème consiste plutôt dans le fait que les lexèmes équivalents synthétiques n'y sont pas disponibles, ce qui oblige le traducteur d'introduire des périphrases, des néologismes (parfois accompagnées de définitions) ou bien d'employer les mots de la langue de but dans des acceptions inusitées.¹⁷

Cette inexactitude dans la traduction est liée, croyons-nous, aux divergences au niveau conceptuel, c'est-à-dire à une conceptualisation spécifique de tel ou tel secteur extralinguistique. Il serait naturellement absurde de parler des concepts français, allemands etc. au même titre que de mots français et allemands, pourtant les décalages dans les traductions nous autorisent à parler au moins d'une conceptualisation légèrement différente dans différentes langues. L'allemand, avec sa terminologie philosophique spécifique et la richesse de son vocabulaire intellectuel nous paraît le plus apte des langues que nous connaissons à illustrer la thèse des divergences au niveau conceptuel.

La notion d'opposition, qui se trouve à la base de la structure lexicale, préside, sous une forme analogue, à la constitution du niveau conceptuel; à chaque moment de son activité perceptive et intellectuelle, l'utilisateur enregistre et apprécie la réalité perçue suivant des analogies et dissemblances qui lui semblent pertinentes et la décrit en soulignant tour à tour l'un ou l'autre côté de l'opposition.¹⁸ Chaque concept correspond à un degré plus ou moins important de généralité, il subsume les éléments invariants d'une catégorie d'êtres ou objets en supprimant leurs traits spécifiques, individuels. Dans notre interprétation, les concepts, loin de représenter des unités fixes et transcendentales, se définissent par leurs rapports avec la langue, ils ne sont acquis que grâce aux processus intellectuels de synthèse et d'analyse qui sous-tendent tout système de communication.

Tous les concepts ne se trouvent pas au même niveau de généralisation. L'existence de plusieurs niveaux hiérarchiques dans la structure conceptuelle (et aussi dans la structure lexicale) en est la conséquence. Il arrive souvent qu'une langue dispose d'une expression générale (hypéronymique,

¹⁶ voir par exemple U. Stiehl, *op. cit.* pp. 58-70.

¹⁷ cf. M. Wandruszka: *Sprachen vergleichbar und unvergleichlich*, R. Piper and Co Verlag, München, chapitre nommé Schlüsselwörter.

¹⁸ cf. S. J. Schmidt, *op. cit.*, p. 155.

archilématique) pour un niveau d'abstraction qui est complètement « sauté » dans une autre langue.¹⁹

La non identité des structures conceptuelle (notionnelle) et lexicale, couramment attestée dans la constitution des hiérarchies respectives, apparaît de façon manifeste dans les lacunes à l'intérieur des classes sémantico-fonctionnelles qui développent un concept.²⁰

Prenons à titre d'exemple le lexème **bête** qui représente, associé aux membres de sa famille morphologique, le terme central dans l'analyse du champ conceptuel de la bêtise. Or, ce terme, le plus neutre et le plus général sans doute, exprime la bêtise en tant que la qualité d'une personne. Pour nommer cette qualité au sens plus général, nous disposons du substantif **bêtise**. Dans la catégorie du verbe, nous trouvons les dérivés de **bête**

bêtifier intrans. « faire l'imbécile », éventuellement « faire les bêtises »

bêtifier trans. « rendre bête » et notamment

abêtir « rendre bête », éventuellement la forme réfléchie du même verbe.

Dans cette énumération des valeurs sémantico-fonctionnelles contenues dans le groupe central, constitué autour de l'adjectif **bête**, une lacune importante apparaît; en effet, nous n'y trouvons pas d'expression dérivée (un adjectif substantivé) qui se rapporte aux personnes bêtes. Quant à l'emploi apostrophique du mot **bête** ou celui-ci est accompagné d'adjectifs **gros**, éventuellement **grand**, il fait écarter le mot de sa position neutre à l'intérieur du champ de sorte qu'il n'est pas susceptible de combler cette lacune. En plus, l'apostrophe **grosse bête**, éventuellement **grande bête** est un terme affectueux, faisant partie du langage enfantin. Pourtant, c'est justement la classe des personnes bêtes qui joue un rôle de première importance dans la structure onomasiologique de la bêtise (cf. par exemple la grande quantité de substantifs susceptibles de désigner, au figuré, une personne qui manque d'intelligence). Pour combler du moins partiellement la lacune gênante au centre du champ, la langue commence à appliquer un sens plus ou moins neutre et général aux lexèmes voisins de la structure, dont le degré de spécification est minime et facilite partant la neutralisation des traits de spécification. Ainsi, l'homme bête est appelé **idiot** ou imbécile, éventuellement **sot**, puisque ce sont là les expressions les plus neutres dont on dispose dans la classe des personnes bêtes. Ce sont de préférence les trois adjectifs susmentionnés (ou leurs formes substantivées) qui se trouvent dans l'opposition directe à **intelligent**, expression centrale du champ conceptuel opposé, celui de l'intelligence. L'adjectif (le substantif) **imbécile** semble se trouver le plus près d'une valeur neutre, n'accusant pas d'éléments notionnels complémentaires importants:

¹⁹ cf. H. Geckeler, zur Wortfelddiskussion, p. 193.

²⁰ «... l'hypothèse selon laquelle lorsqu'un vide se crée (un mot sort d'un champ), il est aussitôt compensé par l'extension de sens des mots voisins, et fausse. On confond une « case sémantique » idéale, et l'existence d'un « mot » correspondant. Il n'y a jamais coïncidence entre champ notionnel et champ lexical. C'est pourquoi on a recours fréquemment à des périphrases... »

B. Pottier: *Vers une sémantique moderne*, TLL Strasbourg, 1964, II, 1, p. 110.

LE VIEUX PATRICIEN :

Je préfère penser qu'il s'agit d'amour. C'est plus attendrissant.

HÉLICON :

Et rassurant, surtout, tellement plus rassurant. C'est le genre de maladies qui n'épargnent ni les intelligents ni les imbéciles.

A. Camus: *Caligula*, p. 17

Quant à l'intensité de l'adjectif **imbécile**, celui-ci ne renchérit que légèrement sur **bête**, tandis que **idiot** lui est déjà nettement supérieur. L'adjectif **sot**, au contraire, n'atteint pas l'intensité de l'expression centrale, l'idée de bêtise y étant quelque peu atténuée.

L'existence de deux termes parallèles, le concept et le sémème, se manifeste dans la langue par le parallélisme et la coexistence de deux structures fondamentales: structure conceptuelle, qui correspond à la description «objective» des faits extralinguistiques, et structure «subjective», qui renferme plusieurs optiques sous lesquelles les phénomènes extralinguistiques peuvent être envisagés. Pour tout lexicologue ou sémanticien, cette double dimension de la structure sémémique a pour conséquence l'élargissement de la définition de l'acte communicatif. Dans la communication, les mots, loin de se limiter à une description «objective» des faits auxquels ils se rapportent, fournissent également les données pragmatiques qui caractérisent celui qui parle (écrit).²¹ Nous insistons beaucoup sur cette double dimension du sens linguistique, et cela n'est pas sans raison; c'est qu'à côté d'une sémantique qui reconnaît la double dimension du sens, il existe une conception appauvrie de cette discipline. Ses partisans se réclament de la distinction classique de W. Morris pour qui la sémantique est réduite aux phénomènes de la dénotation, c'est-à-dire au rapport entre les expressions de la langue et les choses nommées. La dimension pragmatique de notre articulation s'y voit reléguée à une discipline sémiologique à part, la pragmatique. Cette séparation a naturellement ses raisons dans une théorie générale de la communication, mais elle ne peut pas se justifier dans l'approche onomasiologique que nous adoptons.

C'est que la sphère onomasiologique de la bêtise en français, et non seulement en français, est façonnée simultanément en fonction de deux dimensions du signifié. Une structuration d'ordre notionnel qui pourrait être représentée à l'aide d'une surface aux nombreuses subdivisions et zones de recouvrement gagne en relief par l'adjonction de différentes spécifications stylistiques lesquelles confèrent aux membres de la structure leur valeur connotative (qui correspond à la notion de valeur impulsive dans la terminologie sémanticostylistique de Charles Bally).²² Le même phénomène peut être constaté à propos de toutes les configurations onomasiologiques de la langue, mais ne se manifeste pas toujours de façon aussi nette et accusée que ce n'est le cas dans le champ de la bêtise où fort souvent la haute valeur impulsive (émotive) du mot entraîne la réduction, voire la disparition complète de l'élément notionnel. Sous le coup de l'émotion, la netteté

²¹ cf. J. Ochtínský: *Anonymne vztahy pojmových polí škaredosti a krásy v modernej francúzštine*, thèse dactylographiée, Prešov 1971.

²² voir Ch. Bally: *Précis de stylistique*, p. 62.

notionnelle du sémème se perd. Ce processus peut amener jusque la perte de la fonction dénotative du mot qui devient ainsi soit terme d'affection, soit terme de mépris ou d'injure. Puisque la tonalité affective du champ conceptuel de la bêtise est essentiellement négative (la bêtise étant une qualité nettement négative), les expressions de la bêtise manifestent la *tendance* vers l'affectivité négative. Cela signifie qu'elles peuvent devenir, dans la langue parlée, termes d'injure. Cette nouvelle acception s'accroît par l'adjonction d'adjectifs ou d'expressions tels que **vieux**, **espèce de**, **tas de**, **une bande de**, etc., qui accompagnent les injures. C'est en premier lieu l'adjectif **con** que son origine populaire et la teinte de vulgarité accusable dans son contenu sémantique prédestinent à cet emploi. La forte charge affective du champ conceptuel de la bêtise peut parfois polariser ses membres du côté opposé de l'axe affectif, c'est-à-dire vers une affectivité positive. C'est ainsi que **bête**, accompagné d'adjectifs **gros** ou **grand**, devient terme d'affection. La nuance d'affectivité positive peut être également discernée dans le substantif **nigaud**, qui traduit une attitude condescendante et affectueuse, notamment lorsqu'il est adressé à un enfant. Il n'en est pas moins vrai que les deux emplois de **bête** et **nigaud** sont exceptionnels dans le cadre du champ étudié.

Sous l'influence de la haute charge d'affectivité, les mots deviennent termes d'injure ou d'affection. Mais puisque l'affectivité naît, entre autres, d'un choc, de la surprise de l'interlocuteur, l'usage trop fréquent d'un mot chargé d'affectivité se fait au détriment de celle-ci. Il ne peut plus faire le même effet, sa valeur impressive diminue. Il s'approche de plus en plus d'une valeur neutre pour être remplacé dans son ancienne fonction par un mot nouveau, pas encore usé. Dans toutes les sphères onomasiologiques à une forte affectivité, l'élargissement et l'enrichissement du lexique obéit non pas aux exigences de la structure notionnelle, autrement dit ne contribue pas à introduire de nouvelles distinctions dans celle-ci, mais il répond avant tout aux besoins d'expressivité. Ce phénomène, sur l'importance duquel on ne saurait assez insister dans l'analyse de la structure onomasiologique de la bêtise, a pour conséquence:

1° Le manque de netteté dans la structure notionnelle.

2° Une légère correction et restriction du principe fondamental de l'analyse structurale au niveau des champs suivant lequel le nombre de lexèmes d'un champ sémantique et la densité du réseau notionnel sont des phénomènes directement proportionnels²³ et les mots nouveaux (néologismes, emprunts, etc.) acquièrent leur surface notionnelle dans la structure du champ en en privant un ou plusieurs lexèmes qui l'avaient couverte auparavant.²⁴ Il serait absolument absurde d'interpréter la richesse d'expressions caractéristiques des champs conceptuels à une forte charge d'affectivité suivant la même loi. Nous devons admettre l'importance des fonctions extranotionnelles dans la constitution de ces sphères.

3° Les possibilités limitées de l'épreuve de commutation, instrument fon-

²³ cf. H. Geckeler, op. cit., p. 220: „Die Anzahl der Lexeme in einem Feld verhält sich zu der inhaltlichen Differenziertheit des Feldes direkt proportional.“

²⁴ cf. F. de Saussure: *Cours de linguistique générale*, p. 159.

damental de l'analyse sémantique structurale et qui consiste à saisir les différences de substance à travers les variations de l'expression et vice versa.²⁵ En fait, quel profit pour l'analyse sémantique pouvons-nous tirer des commutations suivantes de l'expression?

Cet homme est **imbécile**.

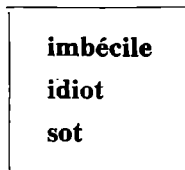
Cet homme est **idiot**.

Cet homme est **sot**.

L'unique différence, si différence il y a, touche l'intensité des adjectifs. L'épreuve de commutation n'aboutit à aucun résultat révélateur, car une différenciation sémantique à l'aide de cette épreuve suppose des écarts au niveau de la distribution.

4° La possibilité, pour l'usager de la langue, de choisir librement entre deux ou plusieurs lexèmes d'une configuration parasynonymique qui servent tous à obtenir un même effet de sens. Rechercher à tout prix des nuances arbitraires et artificielles nous paraîtrait, dans de pareils cas, une entreprise dépourvue de sens.²⁶

Heureusement, les lexèmes plus ou moins parfaitement commutables (**imbécile**, **idiot**, **sot**) trouvent encore assez de membres de la structure qui peuvent entrer avec ceux-ci (ou bien entre eux) dans des oppositions révélatrices des nuances de sens. La synonymie parfaite en tant qu'identité de sens absolu entre deux ou plusieurs sémèmes n'est pas à même de définir les structures lexicales. La synonymie des adjectifs **imbécile**, **idiot**, **sot**, par exemple, peut être illustrée par la surface des rectangles (éventuellement des cercles) identiques, dont les contours se confondent:



Les configurations synonymiques ou plus exactement parasynonymiques, objets d'études onomasiologiques, font preuve de la haute culture du lexique de même que du degré de l'importance sociale d'une sphère onomasiologique ou d'un phénomène extralinguistique. Dans *Beowulf*, monument de la littérature anglaise, O. Jespersen trouve 37 mots se rapportant à «héros», éventuellement «comte», 17 unités qui se réfèrent à la mer, 11 expressions qui désignent «bateau», 12 qui s'appliquent à une bataille.²⁷ La plupart de ces mots sont tombés en désuétude, puisque les domaines respectifs ont perdu leur importance pour l'homme moderne. Par contre la forte charge d'affectivité, qui est caractéristique du champ conceptuel de

²⁵ cf. la définition de C. E. Bazell in L. Seiffert: *Wortfeldtheorie u. Strukturalismus*, W. Kohlhammer Verlag, Stuttgart, Berlin, Mainz, p. 58.

²⁶ voir aussi Ch. Bally, *op. cit.* p. 43.

²⁷ O. Jespersen: *Growth and Structure*, p. 48 et passim, cité dans S. Ullmann: *Grundzüge der Semantik*, p. 103.

la bêtise, résiste à la marche du temps; de toute époque, l'homme a ressenti le besoin d'évaluer l'intelligence d'autres gens ou la sienne et il faisait souvent preuve d'ingéniosité lorsqu'il s'agissait de relever le manque d'intelligence chez une personne. La sphère conceptuelle de la bêtise en français (comme d'ailleurs dans toutes langues de culture modernes) en a gagné en détails intéressants autant qu'amusants. Les générations innombrables ont légué à la langue française du XX^e siècle une richesse d'expressions, dont il est possible de dégager une certaine typologie de la bêtise, c'est-à-dire une structure notionnelle, de même que certaines attitudes affectives qui caractérisent le locuteur et qui se manifestent dans des euphémismes et surtout dans des mots cacophémiques (injuriants).

Notre devoir a consisté à prouver le caractère structuré de cet amas d'expressions, à introduire une certaine hiérarchie de rapports et de sèmes (traits distinctifs) dans une vaste sphère onomasiologique du lexique français de notre siècle. L'instrument principal de nos analyses, c'était l'opposition définie et appliquée pour la première fois par l'École de Prague, plus tard reprise et appliquée au secteur de la sémantique linguistique. Un premier essai d'analyse structurale au niveau sémantico-stylistique peut être déjà attesté chez Ch. Bally²⁸ qui souligne la valeur révélatrice du contraste dans la spécification des nuances stylistiques. Les mots apparentés par leur sens perdent souvent leurs nuances notionnelles distinctives pour ne contraster plus qu'au niveau du style (parlé vs écrit).²⁹ C'est ainsi que **béatitude**, mot qui désignait primitivement «le bonheur des élus», a pris chez le peuple le sens de «félicité faite surtout d'immobilité et de calme un peu niais». ³⁰

Dans la conception de E. Coseriu, les deux dimensions du signifié et les deux niveaux de l'analyse sémantique correspondants, c'est-à-dire le niveau conceptuel, objectif, et le niveau subjectif, connotatif, doivent être soigneusement distingués.³¹ Or, suivant Coseriu, ce n'est qu'au niveau conceptuel que l'on rencontre l'opposition, l'élément de la structure à l'intérieur de la soi-disante langue fonctionnelle. Quant au niveau connotatif, il est caractérisé par la notion de diversité, principe constitutif de l'architecture (qui renvoie à la seconde dimension du signifié). Si nous ne respectons pas cette distinction, c'est qu'il nous semble problématique de mener une ligne de partage entre la structure et l'architecture de la langue; en effet, la diversité diastratique de l'adjectif **con** et de ses dérivés peut revêtir l'aspect d'une opposition fonctionnelle, lorsque **con** ou ses dérivés se trouvent, dans la parole, rapprochés de leurs parasyonymes littéraires (**sot**, **bête**, etc.).

Le processus d'intégration qui caractérise toutes les langues modernes contribue à effacer les limites entre la structure et l'architecture. Du moment où un seul usager de la langue se sert dans un discours ou dans un texte des mots appartenant à différentes couches de l'architecture avec un but sémanticostylistique, la distinction de Coseriu est difficile à maintenir. Il ne faut même pas requérir que l'usager emploie effectivement ces mots;

²⁸ cf. surtout son *Précis de stylistique*, pp. 75-76.

²⁹ *ibid.*, p. 78.

³⁰ *ibid.*, p. 70.

³¹ cité d'après H. Geckeler, *op. cit.*

il suffira s'il est capable de les comprendre et de saisir un ou plusieurs traits distinctifs qui déterminent la place de ces mots dans la structure onomasiologique respective. Cette constatation nous semble importante, puisque les lexèmes activement employés par l'usager pour exprimer un concept ou une idée sont en nombre réduit et contrastent avec l'énorme richesse du vocabulaire passif qui se réfère au même concept. Même s'il n'est pas employé de façon active, ce vocabulaire fait partie intégrante de la compétence du « native speaker ». Que celui-ci soit capable de déterminer non seulement les traits distinctifs du lexème, mais aussi les nuances sociostylistiques qui le caractérisent sans disposer des connaissances d'un spécialiste, cela prouve d'une façon satisfaisante l'inclusion des éléments de l'architecture dans la structure du champ.

Les questionnaires lexicosémantiques que nous avons mis au point représentent à notre avis un moyen efficace d'établir l'étendue réelle de la compétence des francophones dans un secteur relativement bien délimité du lexique. Dans notre questionnaire, nous avons demandé à l'informant d'inclure l'unité en question dans une des catégories sociostylistiques suivantes :

vieux; littéraire; courant; familier; populaire; vulgaire; argotique. Les sept catégories mentionnées n'offrent évidemment qu'un cadre approximatif à la détermination sociostylistique du mot dans la mesure où le mot peut être classé dans deux ou plusieurs catégories apparentées. C'est ainsi que l'adjectif **gâteux** s'accommode bien avec la détermination « courant », mais il peut être classé aussi bien comme expression familière ou populaire. Pour ce qui est de la détermination « vulgaire », couramment employée dans la terminologie lexicographique du *Dictionnaire de Robert*, elle se rapporte le plus souvent à une nuance vulgaire d'un mot appartenant au style populaire ou familier, éventuellement même courant (par exemple l'adjectif **con** avec ses dérivés). Ailleurs, l'indication « vulgaire » caractérise les mots argotiques (par exemple les substantifs **schnock**, **pochetée**).

L'étude des oppositions de lexèmes fondées sur un jeu entre traits d'identification et traits de spécification suppose que l'on y procède dans deux stades successifs et logiquement liés :

1° stade de rassemblement,

2° stade où il s'agit de définir les nuances (traits de spécification) de chaque lexème de la masse recueillie. Le matériel ramassé dans le premier stade de travail à l'aide de dépouillements et complété par la consultation des dictionnaires peut contenir même des cas limites, où l'identification du trait fondamental est contestable (cf. par exemple l'analyse de ignorant, p. 101). Dans le second stade de travail, une analyse en détail de tels lexèmes permettra de trancher le problème de savoir si le mot appartient ou n'appartient pas à la structure étudiée.

Pour évaluer les nuances notionnelles de même que les nuances affectives et stylistiques qui caractérisent les rapports entre les unités du champ conceptuel de la bêtise, nous avons utilisé quatre sources fondamentales :

1° Notre propre intuition de l'usager de la langue française qui ne peut évidemment pas concurrencer celle d'un Français né, mais qui nous offre en revanche l'avantage d'une vue « de l'extérieur » ; pour un francophone

authentique, les mots sont engagés dans certains rapports où ils fonctionnent plus ou moins automatiquement. Il n'en est pas de même pour un non francophone, pour qui le problème se pose de donner des définitions explicites de ces rapports.

2° L'intuition, c'est-à-dire la somme des connaissances linguistiques de l'informant. Les informations obtenues des informants complètent l'image de la sphère onomasiologique étudiée, et cela notamment aux endroits où les dictionnaires omettent de répondre aux questions qui surgissent au cours de la recherche. La consultation des informants peut enrichir l'analyse faite par un francophone en lui conférant surtout plus d'objectivité, mais son intérêt est encore beaucoup plus grand lorsque l'enquête est entreprise par un non francophone. Pour que l'on puisse faire le tri nécessaire entre l'objectif et le subjectif dans l'appréciation du contenu sémantique des mots, le nombre d'informants devrait être supérieur à une dizaine de sujets au moins. Or, n'ayant pas eu, dans nos conditions de travail, la possibilité de réaliser une enquête systématique parmi les francophones, nous n'osons pas attribuer une valeur objective aux informations recueillies au cours de quelques entretiens accidentels.

3° L'analyse des textes les plus divers qui nous a permis d'obtenir une coupe à travers toutes les couches sociostylistiques de la langue française. Notre étude étant strictement synchronique, on n'y trouve pas des textes ou citations antérieurs à l'année 1900, sauf quelques exceptions des exemples empruntés aux dictionnaires. Dans les textes dépouillés, nous nous sommes particulièrement attachée aux contextes qui rendent explicites les rapports qualitatifs et quantitatifs entre les mots. Hélas, de tels cas qui pourraient appuyer nos propres analyses, sont extrêmement rares. En voici un exemple. Dans le dialogue suivant, le substantif **sottise**, plus exactement le pluriel de celui-ci, est d'abord repris par l'interlocuteur, puis mis en gradation par le substantif **connerie**, dont l'intensité se trouve encore soulignée grâce à l'expression superlative « **la pire** ». Aucun doute ne peut subsister sur les rapports quantitatifs entre **sottise** et **connerie** — **connerie** renchérit nettement sur **sottise** :

J'ai peur qu'il ne fasse des sottises.

Des sottises! dès qu'on veut agir, vous appelez ça des sottises. Tu crois que ce n'est pas la pire connerie d'écrire des livres?

Mandarins I, pp. 207—208

Notre étude s'étendant sur tous les niveaux stylistiques de la langue et puisant la plus grande quantité de lexèmes différents dans la langue parlée et dans l'argot, elle pourrait gagner par le contact avec le milieu populaire, contact qui nous manquait absolument. Pour essayer d'y remédier du moins partiellement, nous avons inséré dans le corps des textes dépouillés de deux romans de R. Queneau, quelques drames où se trouvent les expressions populaires et quelques numéros de la revue de l'humour noir « *Harakiri* ». Nous n'avons pas jugé nécessaire d'élargir l'étendue des dépouillements au-dessus d'une limite raisonnable. Pour documenter les différentes acceptions des lexèmes à une fréquence d'emploi relativement élevée, point n'était besoin de fouiller une grande quantité de textes. Par contre pour attester les valeurs sémantiques des lexèmes qui n'apparaissent que sporadi-

quement dans la langue parlée ou écrite, l'élargissement du corps s'avéra inefficace. Pour obtenir les citations nécessaires, il faudrait que les textes soient enrichis des spécimens de la langue parlée (enregistrée). Il va sans dire que l'élargissement des dépouillements exigerait l'application des machines.

4° Les dictionnaires analogiques et synonymiques de la langue française. Le fait qu'on ne leur réserve que la quatrième place dans notre énumération n'implique pas qu'on leur attache une importance secondaire dans nos analyses, mais il est en accord avec leur application au cours du second stade de la recherche lexicale où l'on ne s'intéresse pas tant aux contours d'ensemble, mais où l'on s'attache plutôt à l'étude des nuances. Les dictionnaires nous rendent de précieux services surtout pour ce qui est de mots rares qui n'apparaissent pas au cours de nos dépouillements. En revanche, il faut s'attendre aux cas où les dictionnaires omettent, pour des raisons différentes, des néologismes couramment employés. C'était, paraît-il, de la fausse pudeur ou de la décence qui se sont opposées à l'entrée de l'adjectif **con** et de tous les dérivés de sa nombreuse famille morphologique dans le *Dictionnaire de Robert*. Pourtant, il s'agit d'un mot des plus fréquents dans la langue parlée sans lequel la structure du champ conceptuel de la bêtise serait décidément incomplète. Nous pouvons dire qu'en principe, nous obéissons à l'autorité des meilleurs dictionnaires de la langue française, tout en nous réservant le droit de les corriger ou compléter dans quelques cas exceptionnels.

Malgré les voix critiques qui s'élèvent à l'adresse des définitions de dictionnaire et qui les inculpent d'une circularité vicieuse,³² il faut reconnaître que ces définitions représentent un système référentiel efficace, aux possibilités d'application inépuisables, et surtout irremplaçable dans l'apprentissage d'une langue étrangère. En effet, les lexèmes constituent de véritables cercles (cf. la structure de la sphère moyenne du champ) où les membres se définissent mutuellement. Néanmoins à côté des structures circulaires, le lexique en contient d'autres, plus complexes, constituées par un véritable réseau de rapports sémantiques où le contenu sémantique d'un mot ne s'épuise pas par la simple constatation d'équivalence, mais où il est défini aussi dans son caractère spécifique (cf. par exemple le groupe de trois verbes **ennaiser**, **abêtir** et **abrutir** qui représentent une petite échelle d'intensité dans la catégorie des verbes). Nous avons consulté avec beaucoup de profit les dictionnaires explicatifs, notamment celui de Robert. En revanche la lecture des articles respectifs dans les dictionnaires synonymiques de Bénac et de Bailly a apporté relativement peu de suggestions au second stade d'analyse. En plus, leurs auteurs favorisent manifestement, dans le choix des synonymes, les mots archaïques (**bobèche**, **jocrisse**, etc.) qui ne se maintiennent dans la conscience linguistique que grâce à l'usage qu'en a fait un auteur littéraire tout en accordant peu d'importance aux éléments disjoints d'une série parasynonymique. Dans d'autres cas, ils

³² A. J. Greimas écrit à ce sujet : « La description de la langue française n'est [...] que la traduction du français en français, un projet de l'étude se confond ainsi avec les instruments de cette étude : l'accusé devient en même temps son juge d'instruction. » *Sémantique structurale*, p. 13.

affirment l'existence de distinctions que l'usage courant ignore. Les dictionnaires synonymiques se taisent également sur les néologismes et passent sous silence une grande quantité d'expressions populaires et argotiques qu'on ne saurait omettre dans l'étude du champ conceptuel de la bêtise.

Nos analyses rassemblent tous les mots qui contiennent dans leur structure sémantique le trait distinctif de «manque d'intelligence» ou «bête», peu importe que celui-ci soit de caractère purement linguistique ou qu'il traduise plutôt les contiguïtés entre les réalités extralinguistiques (cf. le raisonnement opposé de H. Geckeler qui tâche de distinguer les deux cas³³). Le seul critère d'inclusion ou de la non-inclusion du lexème est le résultat de l'épreuve de commutation. En effet, chaque membre intensif de la structure peut être remplacé par un ou plusieurs membres intensifs (par exemple par *bête* ou l'un de ses dérivés) sans que cela amène une altération de sens considérable. La seule contiguïté des phénomènes extralinguistique (de deux qualités logiquement liées) ne suffit pas encore pour que le mot soit considéré comme membre de la structure onomasiologique de la bêtise. C'est ainsi que malgré la liaison entre la bêtise et l'ignorance (l'ignorance implique souvent, quoique pas toujours, la bêtise), la commutation des deux substantifs entraîne une altération de sens inadmissible dans le cadre d'une structure onomasiologique homogène. *Ignorance* et *bêtise* désignent deux qualités apparentées, mais pourtant distinctes. Il en est de même du rapport entre les substantifs *ignorant* et *imbécile*, que le *petit Robert* illustre par l'exemple tiré d'un roman de Victor Hugo:

C'était un ignorant. Mais ce n'était pas un imbécile. (PROB) L'analyse en traits distinctifs nous permettrait d'aboutir à la même conclusion: tandis que le contenu sémantique du substantif *imbécile* peut être exprimé par le trait de «qui manque d'intelligence, de jugement», celui du substantif *ignorant* répond à une définition sensiblement différente: «qui manque de savoir, de connaissance». Dans nos classements, nous ne pouvons pas tenir compte des cas accidentels où par suite d'un glissement de sens, *ignorant* est employé au sens de «bête». Tant qu'un glissement pareil ne se produit pas de manière systématique, on n'est pas en droit d'incorporer le substantif *ignorant* dans la structure du champ conceptuel de la bêtise.

Le rapport de l'adjectif *nul* à l'égard de la sphère onomasiologique de la bêtise est analogue. Avec son sens de «sans mérite intellectuel, sans valeur» (PROB), *nul* n'accuse que des contiguïtés extralinguistiques avec la sphère onomasiologique de la bêtise. Cela ressort clairement de l'exemple suivant:

«Eh bien, vêtez-vous.

Vêtissez-vous, ma toute belle. On dit: vêtissez-vous.»

Marceline s'esclaffa.

«Vêtissez-vous! vêtissez-vous? Mais vous êtes nul. On dit: vêtez-vous.»

Zazie, p. 153

Disons, pour résumer, que les contiguïtés extralinguistiques, sans impliquer des contiguïtés structurelles analogues, n'en créent pas moins un terrain propice aux glissements d'ordre sémantique. C'est ainsi que l'idée

³³ cf. H. Geckeler: *Zur Wortfelddiskussion*, p. 228.

de déchéance physique dans l'adjectif **décrépi** a rendu possible la naissance d'une acception nouvelle dans le signifié de celui-ci, par laquelle **décrépi** entre dans la catégorie des « Altersadjektive » dans l'analyse de H. Geckeler.³⁴ Le seul problème consiste à évaluer le moment où un phénomène sémantique de parole passe au niveau du système de la langue, où une simple actualisation contextuelle du mot acquiert le statut d'une acception autonome. Si l'acception « vieux » de **décrépi** est reconnue dans tous les dictionnaires de la langue moderne, **ignorant** est encore loin d'épouser l'acception de « imbécile ».

Avant d'entrer dans des analyses de mots concrets, il convient de rappeler le problème du rapport entre le concept et les catégories de mots. Bien que le concept ne soit pas lié à une seule catégorie de mots, il est toujours possible de relever une, éventuellement deux catégories de mots que la langue a choisies pour l'exprimer. Or, les autres catégories auto-sémantiques (les catégories autosémantiques constituent deux couples: l'adjectif + le substantif; le verbe + l'adverbe) n'assument qu'une fonction accessoire dans l'expression du concept.³⁵ Cette inégalité parmi les catégories n'est pas sans influencer sur la méthode onomasiologique; la plupart des onomasiologues renommés choisissent une, éventuellement deux catégories fondamentales. J. Trier se spécialise aux substantifs et aux adjectifs, L. Weisgerber, en décrivant le domaine conceptuel appelé « Aufhören des Lebens », fonde ses analyses sur la catégorie du verbe, E. Oksaar, en étudiant le domaine conceptuel de la vitesse, choisit l'adjectif et l'adverbe comme catégories de base. H. Geckeler, en étudiant les « Altersadjektive », passe sous silence les autres catégories.³⁶ D'autres onomasiologues affirment par contre la nécessité d'épuiser tout le registre de l'expression linguistique d'un concept tout en insistant sur l'autonomie relative de chacune des quatre catégories autosémantiques dans l'expression du concept.³⁷ Dans le champ conceptuel de la bêtise, il n'est point difficile de remarquer l'hégémonie des catégories nominales, à savoir du substantif et de l'adjectif. Bêtise étant la qualité d'une personne, c'est la catégorie de l'adjectif que nous prenons pour point de départ. L'importance de la catégorie du substantif est due aux emplois figurés de plusieurs adjectifs qui se rapportent, par leurs sens propre, aux bêtes, éventuellement aux objets. Aussi le nombre de ses représentants dans le champ conceptuel de la bêtise est-il le plus élevé.

Le verbe est susceptible d'exprimer le concept de bêtise sous une forme transposée seulement, à savoir comme le processus au cours duquel on devient bête (par exemple **s'abêtir**, **s'ennaiser**, **s'abrutir**, etc.). Ce n'est que la catégorie de l'adverbe dont l'importance est minime et qui dépend totalement de la catégorie de l'adjectif. Nous tenons néanmoins à l'intégrer dans la structure du champ conceptuel étudié lequel représente, dans notre conception, l'assemblage de toutes les expressions capables de rendre le concept de bêtise sous forme quelconque.

³⁴ voir *ibid.*, pp. 228–229.

³⁵ cité d'après H. Geckeler, *op. cit.*, p. 220.

³⁶ voir *ibid.*, p. 216.

³⁷ K. Reuning dans sa monographie comparative *Joy and Freude*, G. Müller, O. Dučáček et ses disciples.

Etant donné l'importance relativement réduite du verbe et de l'adverbe, il ne nous a pas semblé que les deux catégories mentionnées devraient être traitées dans des chapitres à part. Si nous avons renoncé à la séparation des catégories de mots, c'est que nous avons jugé plus adéquat d'illustrer les liens sémantiques à l'intérieur d'une famille morphologique (par exemple **bête**, **bêtise**, **abêtir**, **fier**, etc.). En plus, cet ordonnement à l'avantage de reprendre le classement traditionnel des dictionnaires et de faciliter ainsi l'orientation au lecteur.

Chaque structure onomasiologique est caractérisée par l'existence de deux ou plusieurs niveaux d'abstraction et de généralisation. Dans notre analyse, nous distinguons trois sphères hiérarchiquement superposés :

I. sphère centrale (l'adjectif **bête** et ses dérivés)

II. sphère intermédiaire — niveau moyen de l'organisation hiérarchique (**imbécile**, **idiot**, **crétin**, **stupide**, **sot**, **con** et leurs dérivés respectifs)

III. sphère extérieure — niveau inférieur de l'organisation hiérarchique

La quantité, mais surtout l'hétérogénéité du matériel lexical appartenant au dernier groupe s'opposent à un classement rigide et systématique, où tout mot tiendrait sa place fixe. Nous avons tenu plutôt à rattacher chaque lexème analysé à un centre de condensation (d'attraction) lexical, constitué autour d'un trait notionnel important : « folie », « simplicité », « crédulité », « naïveté », « maladresse » etc. Ayant procédé suivant des critères essentiellement sémantiques, nous avons classé les lexèmes de la III^e sphère en douze groupes suivants :

1^o Expressions intermédiaires entre les sphères moyenne et extérieure (l'adjectif **inepte** et ses dérivés)

2^o Expressions hyperboliques contenant l'idée de folie (les adjectifs **fou**, **insensé**, **déraisonnable**, **insane**, **innocent** et **demeuré** avec leurs dérivés respectifs, l'expression **vieille noix** et le verbe **débloquer**)

3^o Expressions contenant l'idée de naïveté et de simplicité (**niais**, **enni-aiser**, **béjaune**, **blanc-bec**, **nigaud**, **nigauderie**, **bêta**, **bébête**, **bétot**, **simple d'esprit**, **ballot**, **balloter**, **serin**)

4^o Expressions euphémiques (**inintelligent**, **dépourvu d'intelligence**, **simple d'esprit**, **innocent**,³⁸ **benêt**)

5^o Expressions contenant l'idée de crédulité (**cornichon**, **poire**, **gogo**, **gobemouches**, **gobeur**, **oison**, **jean-jean**, **jocrisse**, **jobard**, **zozo**, **cavé**, **bonard**, **pigeon**, etc.)

6^o Expressions contenant l'idée de maladresse (**[grand] dadais**, **gourde**, **godiche**, **tarte**, **gaffer**, **gaffe**, **lourdingue**)

7^o Expressions contenant l'idée de paresse, de mollesse et d'inertie (**veau souche**, **bûche**, **nouille**, **moule**, **falourde**, **tronche**)

8^o Expressions contenant l'idée d'une capacité de comprendre limitée (**borné**, **bouché**, **obtus**, **limité**, **étroit**, **âne**, **ânerie**, **bourrique**, **branque**)

9^o Expressions contenant l'idée de bêtise présentée comme le résultat d'un processus (**abrutir** et ses dérivés, **ensuquer**)

³⁸ C'est tout à fait consciemment que nous avons intercalé l'adjectif **innocent** dans les groupes 2^o et 4^o. En effet, il se trouve à cheval sur les deux groupes mentionnés.

10° Expressions qui qualifient exclusivement la bêtise de la femme (**péronnelle, oie, pécore, dinde**)

11° Expressions non marquées ou faiblement marquées du point de vue notionnel (**andouille, cruche, carafe, truffe, huitre, buse, pochétée, cloche, œuf, boule**)

12° Expressions marquées que leur trait de spécialisation ne permet pas de rattacher à un des groupes précédents (**ganache, mâchoire, couillon, gâteux, gaga, fourneau, schnock, tranche, jojo, cucu, faire des siennes, n'en pas rater une**).

Après avoir esquissé une vue d'ensemble du champ conceptuel de la bêtise, nous présentons au lecteur l'analyse de la sphère centrale.

Le centre du champ est conçu en tant que le niveau le plus élevé d'abstraction et de généralisation à l'intérieur de la structure étudiée. Il fait partie d'un schéma théorique idéal et remonte jusqu'au niveau noématique, donc métalinguistique. Le champ conceptuel n'est qu'une réalisation approximative des rapports au niveau de cette hiérarchie théorique. Voilà pourquoi la seule dichotomie entre le centre et le reste du champ, éventuellement entre le centre et la périphérie du champ, ne rend pas compte de la complexité des rapports entre les membres d'une structure onomasiologique. Nous avons même pu attester le cas où l'auteur parle de la «périphérie du centre»!³⁹ Quelles sont, en effet, les qualités idéales d'un membre central d'une structure onomasiologique?

1° Son contenu sémantique se réduit au contenu du concept respectif, c'est-à-dire il est limité au trait distinctif d'identification. L'absence de spécifications quantitatives et qualitatives le rend apte à assumer le rôle de l'archilexème dans le cadre de la structure respective. Les spécifications d'ordre sociostylistique sont également inadmissibles.⁴⁰

2° En tant que membre extensif de la configuration, il peut tenir place de n'importe quel membre intensif (dans le cadre d'une même catégorie de mots évidemment) sans que le contenu notionnel de l'énoncé en soit altéré; on ne fait que constater un appauvrissement notionnel, puisque les éléments de spécification du membre intensif se perdent.

3° En principe, il doit être transposable dans les quatre catégories de mots fondamentales, par exemple: **beau, beauté, bellement, embellir** (Les cas de lacunes sont laissés hors de considération).

4° Il doit être applicable à toute l'étendue des grandes classes sémantico-fonctionnelles qui entrent en ligne de compte pour les combinaisons syntagmatiques du mot, tandis que dans les aires inférieures du champ conceptuel, le contenu plus spécialisé des lexèmes entraîne la réduction des combinaisons syntagmatiques admissibles, en d'autres termes distribution réduite. C'est de nouveau le champ de la beauté où l'on peut constater de

³⁹ cf. J. Ochtínský, *op. cit.*, p. 223.

⁴⁰ C'est ainsi que l'adjectif **moche** «laid» ne peut faire concurrence à son synonyme littéraire **laid** en raison de son caractère populaire et même argotique. Voilà pourquoi nous ne pouvons pas consentir à la décision de J. Ochtínský d'inclure **moche** au centre du champ conceptuel de la laideur au même titre que **laid** (cf. *ibid.*, pp. 34-63).

nombreux cas de la distribution réduite. Une femme, de même qu'un cheval, peuvent être qualifiés de **beaux**. Par contre, **coquet** ne peut qualifier qu'une femme, puisque le syntagme un **cheval coquet** représente déjà une anomalie sémantique (combinatoire) ou du moins comporte une modification stylistique bien définie (dans notre cas celle de rapprocher le comportement d'un joli cheval de celui d'une femme).

5° Par sa fréquence d'emploi, il l'emporte nettement sur les termes intensifs. La haute fréquence d'emploi n'est évidemment qu'une propriété secondaire du membre central qui découle des quatre qualités citées ci-dessus, notamment des qualités 1°, 2° et 4°. A elle-même, la fréquence d'emploi n'est pas pertinente dans la détermination de la place du mot dans la structure onomasiologique qui ne l'empêche pas pour autant de fournir des données importantes à plusieurs domaines de la linguistique appliquée.

C'est incontestablement l'adjectif **bête** avec ses dérivés **bêtifier**, **abêtir**, **abêtissement** et **abêtissant** qui a le plus de capacité d'assumer le rôle du membre central dans le champ conceptuel de la bêtise, qui est apte à désigner la qualité respective et en même temps le concept respectif d'une façon neutre. Si nous laissons à part les modifications sémantico-fonctionnelles dans les mots ci-dessus, le contenu sémantique de tous ces mots se laisse résumer dans le trait distinctif d'identification définissable comme «manque d'intelligence», éventuellement comme «manque de jugement». Cette définition négative du concept central laisse entrevoir une dépendance étroite entre les deux domaines conceptuels et entre les deux champs antonymiques respectifs.

Il y a un seul adjectif qui puisse concurrencer **bête** dans son rôle du membre central, à savoir l'adjectif **inintelligent**. Celui-ci ne peut cependant résister à une objection fondamentale; cette expression, dérivée à partir de **intelligent**, est circonscrite dans son fonctionnement au style littéraire, où elle fait figure d'un euphémisme. Elle n'apparaît jamais dans les dialogues faits dans le style courant, populaire ou familier. Lorsque Raymond Queneau fait le mot surgir, dans l'extrait d'une dispute, de son isolement, ce n'est que pour aboutir à un effet comique et ironique: l'adversaire est soupçonné de ne pas comprendre le sens du mot:

C'est pas permis d'être aussi inintelligent que toi, tu sais ce que ça veut dire «inintelligent», espèce de con?

Zazie, p. 25

C'est notamment le contraste entre deux synonymes, dont le premier est très rare et d'apparence décente et le second très vulgaire et employé par dessus le marché en qualité d'injure, qui suscite le rire. Bien qu'il réponde par son contenu sémantique aux conditions auxquelles devrait satisfaire le membre central de notre structure, l'adjectif **inintelligent** est trop marqué par son emploi euphémique pour qu'il soit lié, dans la conscience linguistique des usagers, de façon automatique et régulière au concept de bêtise.

Notre décision de ranger l'adjectif **bête** de même que ses dérivés au centre du champ trouve une confirmation explicite dans la définition du mot proposée par H. Bénac: «Bête, terme le plus général, se dit de celui qui manque d'intelligence, de finesse, ou en un sens atténué, d'un étourdi

qui raisonne mal (que je suis bête!) et fam. de celui qui écoute trop son cœur au dépens de sa raison.» Dans cette définition, nous mettons l'accent justement sur la formulation « terme le plus général ».

Dans les dictionnaires synonymiques et analogiques, il n'y a pas l'unanimité en ce qui concerne les mots les plus proches de **bête** par leur sens: ainsi, nous voyons celui-ci rapproché dans les définitions de dictionnaire de toute une série de mots que le lecteur du présent article rencontre groupés dans la sphère moyenne. Il s'agit notamment d'adjectifs suivants: **stúpide, sot, imbécile, idiot, crétin**, où l'élément de spécification notionnelle est souvent neutralisé. Le seul élément par lequel **bête** se distingue de tous ces adjectifs, c'est sa neutralité qui nous paraît presque idéale et qui caractérise les deux dimensions du sémème (notionnelle et extranotionnelle). Dans les analyses de la distribution de l'adjectif **bête**, il importe d'insister sur deux catégories classématiques; il faudra, en premier lieu, étudier les cas où **bête** qualifie les êtres humains. En second lieu, il est nécessaire de soumettre à l'examen les syntagmes dont la partie nominale traduit les phénomènes, les activités etc. qui touchent l'homme, plus exactement son intelligence. Nous allons enfin accorder l'attention à la classe des objets et des activités qui ne peuvent pas être mis (du moins dans le contexte respectif) en rapport avec l'homme. Pour évaluer l'acception du mot dans chacune des trois catégories susmentionnées, nous allons nous servir de l'épreuve de commutation.

1^o Lorsque **bête** s'applique aux êtres humains, il épouse l'acception « qui manque d'intelligence »:

Et pourtant tout est simple
l'homme n'a rien deviné du tout
c'est un homme comme tant d'autres
et bête comme beaucoup.

Spectacle, p. 65

Dans la mesure où l'on peut élargir l'évaluation des qualités intellectuelles à la catégorie des animaux, il est loisible d'insérer le classème « animaux » dans le premier groupe; évidemment, il ne devient actuel que dans un nombre d'occurrences fort restreint:

Il employait à cet effet deux pipeaux: l'un d'appel, l'autre de réponse. Le voilier lointain entendait, il entendait cette réponse: le canard est si bête qu'il la croyait de lui.

Paludes, p. 106

Remarque:

Les noms de certains animaux censés être bêtes ont trouvé, par le biais d'un emploi figuré, leurs places stables dans la structure du champ conceptuel de la bêtise. C'est là un intéressant problème dont nous traitons dans la partie de notre thèse consacrée à la sphère extérieure du champ.

Parmi les noms de la série nommée ci-dessus, c'est **bête** qui est le plus « innocent ». Nous avons attesté une grande quantité de cas où **bête** est employé dans des discussions entre amis. Si l'on essayait de remplacer **bête**

dans de pareils contextes par **idiot**, **imbécile**, **sot**, etc., l'assertion en gagnerait en intensité:

Oh! non, Pierre, vous êtes bête. Moi, pauvre petite Juive, quel homme je peux épouser? Non, je ne me marie pas. C'est tellement plus beau, ce qui arrive.

Le Chemin, p. 245

Au point de vue notionnel, la valeur neutre de **bête** est hors de doute. Mais il n'est pas tout à fait évident s'il résume également toutes les intensités, en d'autres termes s'il ne comporte pas une spécification quantitative. Pour trancher ce problème, nous recommandons de distinguer deux sortes de contextes:

1^o les contextes où **bête** apparaît seul pour acquérir la valeur d'un terme générique:

Elle rougit brusquement: «On se sent bête quand on dit ces choses-là, mais c'est bête aussi de ne pas le dire, ça ne peut pas faire de peine.

Mandarins, I, p. 180

Ne comportant aucune spécification quantitative, il peut être désigné comme archilexème de toute la configuration onomasiologique étudiée. Son contenu sémantique se laisse résumer dans un seul sème, appelé le trait d'identification («manque d'intelligence»). Ce n'est que dans les contextes de ce genre que le rapport entre **bête**, membre central du champ, et tous les membres non centraux du champ (**idiot**, **imbécile**, **sot**, etc.) peut être mis en parallèle avec le rapport entre **siège** et **chaise** et la définition du rapport entre archilexème et hypolexème peut être appliquée aux rapports entre **bête** et les adjectifs qui lui sont subordonnés. Le rapport entre archilexème et hypolexème, ou entre archisémème et sémème est caractérisé par le rapport d'implication logique.⁴¹

2^o les contextes dans lesquels **bête** est comparé à d'autres termes de notre paradigme lexical. Dans l'exemple suivant, **bête** semble descendre de son niveau archilexématique pour devenir un simple terme corrélatif de l'adjectif **nigaud** ou pour s'intégrer dans une échelle d'intensité où **nigaud** occupe le degré le plus bas d'une échelle dans le cadre de laquelle **bête** répond à un degré moyen de la qualité désignée:

Tu n'es pas bête, répondait-elle de sa bouche judicieuse de jeune épousée. Elle se redressait sur son coude et le considérait de tout près avec sagacité en posant un doigt sur ses lèvres. Tu n'es pas bête, mais tu es un peu nigaud.

Un Balcon, p. 89

2^o **bête** qui qualifie les noms lesquels désignent toute sorte de manifestations de l'intelligence humaine (paroles, actes, raisonnement, œuvres littéraires, etc.) épouse l'acception qui est proche de l'acception précédente, mais qu'on ne saurait confondre avec celle-ci, à savoir «qui manifeste le manque d'intelligence»:

⁴¹ «Sémème A est un soussemble du sémème B si tout sème du sémème de A est aussi un sème du sémème de B.» B. Pottier: *Vers une sémantique moderne*, p. 124.

Elle cherchait des prières et elle ne trouvait que des mots bêtes et familiers.

Les beaux quart., p. 446

Elle-même avait le plaisir à lui sauter au cou et à le chatouiller, mais elle trouvait que pour une femme, c'était un jeu bête.

Le Chemin, p. 142

3° Le troisième type de contextes confère à **bête** plusieurs acceptions plus ou moins écartées de la sphère notionnelle de la bêtise:

a) «absurde, inepte, contraire à la raison, illogique, dépourvu de sens». Cette sous-acception nous laisse entrevoir la liaison entre le champ conceptuel de la bêtise et la sphère onomasiologique de «absurde». Etre intelligent est un attribut humain qui s'applique à l'homme, éventuellement aux résultats de son activité intellectuelle, tandis qu'un objet ne peut être intelligent que dans la mesure où il est une œuvre humaine. En revanche, ce qui se soustrait à l'élément humain fait partie du domaine de l'absurde. Le manque d'intelligence et le manque de logique, qui représentent deux sèmes distincts dans la classe des êtres humains, se rapprochent dans la sphère des objets, ce qui a pour effet que les mots respectifs sont employés, dans la langue parlée, les uns pour les autres.

C'est ainsi qu'on parle d'un système bête, d'une guerre bête, d'un sort bête, etc., en faisant épouser à **bête** le sens défini ci-dessus.

b) «désagréable, ennuyeux, gênant, malheureux». Dans l'expression **c'est bête**, employée dans la langue parlée, **bête** acquiert suivant le contexte une des acceptions énumérées ci-dessus. Par les acceptions b) et c) dans lesquelles se manifeste la force expansive de la sphère centrale du champ, **bête** se situe déjà au-delà des limites du champ conceptuel de la bêtise:

On ne se voit plus jamais, c'est trop bête.

Mandarins, p. 503

Le veuve Mouaque, tenant ses tripes dans ses mains, s'effondra.

C'est bête, murmura-t-elle. Moi qui avais des rentes.

Zazie, p. 177

Ensemble avec **nigaud**, **bête** est le seul des membres du champ à pouvoir glisser vers le côté positif de l'axe affectif. Adressée à un enfant ou à un ami, l'expression **ma grosse bête**, éventuellement **ma petite bête** sert de terme affectueux à une nuance d'indulgence, de condescendance (cf. l'expression diminutive tchèque **hlupáček** dont l'affectivité positive ne trouve pas d'équivalent dans un autre terme synonyme):

Que tu es bête, ma petite bête, dit-il tendrement. Quand tu me quittes, tu me trouves tout pareil.

Mandarins, I, p. 363

LA MÈRE (éclatant)

Manquerait plus que ça! (puis avec un bon sourire) Va chercher l'entonnoir . . .

LE FILS

L'entonnoir, mère? . . .

LA MÈRE

Bien sûr, grosse bête . . .

Spectacle, pp. 102-103

A côté de l'emploi apostrophique, l'adjectif **bête** admet encore un autre cas d'emploi substantivé, l'expression figurée et familière **une bonne (brave) bête** qui désigne une personne peu intelligente, mais bonne :

Et moi, la bonne bête, qui avais donné des conseils (...) Aussi ces attentions, que je me figurais une délicate récompense! ... La vieille histoire ...

Un homme se penche, p. 197

et l'expression familière **ne fais pas la bête** où la **bête** équivaut à **imbécile**, **sot**, etc. Au cours de nos analyses, nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'affirmer cette liaison étroite qui unit, dans le lexique français, la bêtise à la bonté. Cette liaison, qui est naturellement loin de représenter une différence spécifique de l'onomasiologie de la bêtise en français, nous rapproche d'une caractéristique générale de certains types de caractères humains de même que de l'attitude que l'homme adopte souvent à l'égard des gens dépourvus d'intelligence. Du nombre d'expressions dépourvues d'une appréciation éthique (**imbécile**, **idiot**, **crétin**, etc.), un groupe de mots se détache dans le contenu desquels l'appréciation éthique apparaît de façon plus ou moins manifeste. Cette assertion doit encore être complétée par la constatation du caractère euphémique de toutes les expressions qui impliquent l'élément notionnel de bonté (**benêt**, **innocent**, **simple**, etc.).

Ayant situé l'adjectif **bête** dans le centre de notre paradigme lexical, nous avons du même coup défini la position, à l'intérieur du champ, de ses dérivés. Les dérivés de **bête** développent un seul contenu notionnel en lui faisant subir certaines transformations dans le cadre des grandes classes sémanticofonctionnelles (qualités, actions transitives, actions factitives, manières). Nous jugeons utile de caractériser du moins brièvement les développements possibles au niveau sémanticosyntaxique qui s'ouvrent à **bête** en tant que mot de base.

Le substantif **bêtise** renferme dans son registre d'acceptions deux niveaux d'abstraction nettement distincts :

1^o le niveau où il désigne la qualité; c'est en même temps le niveau d'abstraction le plus élevé du champ entier

2^o le niveau où il désigne les actes ou les paroles qui manifestent la bêtise.

Dans son acception plus abstraite, **bêtise** assume le rôle d'un terme générique de la bêtise qui connaît diverses espèces plus ou moins spécialisées. Sa position centrale dans la hiérarchie du champ est inébranlable. Quant aux substantifs **idiotie**, **imbécillité**, **crétinerie**, **sottise**, etc., ils lui sont inférieurs quant au degré de généralisation de la qualité désignée. Nous ne croyons pas qu'ils puissent remplacer **bêtise** dans les exemples suivants :

Bêtise. — La bêtise humaine est sans bornes.

Jacassin, p. 122

Les soirées se passaient à vitupérer contre la bêtise humaine, contre la pourriture de la société, contre l'art et la littérature en vogue.

La Force, pp. 62—63

Dans le cadre de cette acception, un glissement léger peut être attesté qui fait épouser à **bêtise** l'acception de « absurdité, caractère de ce qui se sou-

strait à la raison» (cf. plus haut le glissement et l'acception parallèles dans **bête**):

Sartre fut bouclé quinze jours dans le fort et je n'eus droit de lui faire qu'une brève visite; il me reçut dans un parloir rempli de soldats et de familles. Il ne se résignait pas à la bêtise militaire, ni à perdre dix-huit mois.

La Force, p. 34

Dans l'exemple suivant, l'idée d'absurdité, contenue dans **bêtise**, est encore soulignée par l'épithète **absurde**:

Spectateur fasciné de sa propre mise à mort, (...) il songe de plus en plus seul et de plus en plus triste à l'absurde bêtise des sacrifices humains et aux histoires qu'on raconte sur son compte...

Spectacle, pp. 204—205

Par son acception plus concrète, **bêtise** se rapporte aux idées, paroles, œuvres littéraires, etc.

«Ne me regarde pas comme ça!» Elle saisit sa combinaison et l'enfila en hâte.

«Tu es très jolie!»

«Ne dis pas de bêtises, dit-elle d'une voix rauque.»

Mandarins, I, p. 89

Dans les contextes où **bêtise** prend le sens de «acte qui témoigne du manque d'intelligence», c'est une autre variante de la même acception qui est actualisés:

Tu as encore fait des bêtises.

Spectacle, p. 98

Il suffit ne de pas faire trop de bêtises, de «mieux gérer» le potentiel dont la France dispose, d'appliquer la médecine préconisée par les technocrates...

NO 275, p. 21

L'analyse de l'adverbe **bêtement** ne renferme pas de problèmes spéciaux, il ne fait que remplacer la catégorie de qualité de l'adjectif **bête** par celle de manière:

«A la rigueur, je pourrais être jaloux de Tony et lui envier ses dons de musicien, mais je n'ai qu'une crainte, c'est qu'il les laisse se perdre bêtement...»

Le Chemin, p. 74

Le verbe **abêtir** et son dérivé **abêtissement** représentent la transposition de l'idée de bêtise dans la catégorie des activités, plus exactement des activités causatives. En plus, le substantif **abêtissement** est susceptible de présenter cette idée dans la catégorie d'état.

Parmi les verbes factitifs (causatifs) qui font partie du champ (**abrutir**, **ennaiser**, etc.), c'est justement abêtir qui présente l'action de rendre bête sous sa forme la plus générale:

... le fatras qu'on leur impose (= aux écoliers) pour les abêtir et les étioier.

Loti: Figures et choses qui passaient (GROB)

Les dictionnaires et différentes analyses sémantiques ne se limitent évidemment pas à une caractéristique des traits de système du mot. Le mot est à chaque pas susceptible de revêtir des acceptions nouvelles suivant l'usage que l'on en fait dans une œuvre littéraire ou philosophique. Voilà comment la sémantique et la lexicographie rejoignent d'autres disciplines, telle la critique littéraire, la philosophie, etc. Il est impossible de tracer une ligne de démarcation tant soit peu exacte entre la linguistique d'un côté et les sciences non linguistiques de l'autre. L'exemple suivant illustre bien l'emploi spécial et néologique du verbe abêtir dans lequel **abêtir** s'écarte de la définition du verbe donnée ci-dessus :

Suivez la manière par où ils ont commencé; c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira.

Pascal, III, p. 233 (GROB)

L'emploi de **abêtir** dans un contexte pareil ne pouvait ne pas provoquer un choc parmi les théologues. L'auteur de la citation suivante s'oppose aux voix indignées en essayant de démontrer que Pascal a attribué au verbe en question un sens essentiellement positif. Ses réflexions pourtant ne peuvent intéresser le lexicologue qui donne la définition du verbe **abêtir** :

Victor Cousin exagère sans doute la pensée de Pascal. S'abêtir c'est retourner à l'enfance pour atteindre les vérités supérieures qui sont inaccessibles à la courte sagesse des demi-savants.

Léon Brunschwig in *Pasc.*

Pensées, t. II, p. 154, n. 1 (GROB)

Le participe passé adjectivé de **abêtir**, **abêti**, désigne la qualité d'être bête en tant que résultat d'un processus d'abêtissement :

Une salope merveilleuse qu'on n'oublie pas du jour au lendemain. Et c'était devenu ce boudin, ce boyot qui me tirait par la manche, me harcelait, ne me reconnaissait pas, tant elle était avachie, abêtie, soularde.

La Métamorphose, p. 102

Le participe présent adjectivé, **abêtissant**, s'emploie à propos de celui ou de ce qui rend bête; le substantif déverbatif **abêtissement** désigne l'action d'abêtir, mais beaucoup plus souvent encore l'état de celui qui est abêti :

Je ne réagis plus à toutes ces prédictions. Je travaille mon roman, je fais mes cours, et je vis dans une sorte d'abêtissement; aucun avenir n'a de réalité.

La Force, p. 473

Dans son emploi transitif (ou réfléchi), le verbe **bêtifier**, un autre dérivé verbal de **bête**, fait concurrence à **abêtir** dont il est synonyme. L'exemple suivant atteste l'emploi de la forme réfléchie du verbe :

Comme vous devez vous raser. Vous ne trouvez pas qu'on se bêtifie à rester tout le temps sur la plage?

Proust, *A la recherche du temps perdu*, t. V, p. 137 (GROB)

D'autres environnements contextuels nous laissent identifier l'acception

de «faire (dire) des bêtises». C'est là en même temps la seule expression synthétique du champ qui est capable de rendre cette idée:

Cet homme instruit et délicat se montrait alors parfaitement capable de dire de belles âneries. Il n'était pas sans le sentir et prenait en haine les gens devant lesquels il avait bêtifié.

Duhamel, *Biogr. fantômes* (GROB)

Dans l'analyse du participe présent adjectivé, **bêtifiant**, deux acceptions analogues peuvent être attestées. Cependant tandis que la forme qui est dérivée à partir de la forme transitive du verbe est vieillie, celle qui renoue avec la version intransitive du mot maintient sa vivacité. De ce fait, **bêtifiant** ne saurait être mis en parallèle ni avec **abêtissant**, ni avec **abrutissant**, puisqu'il désigne la qualité de celui qui fait ou dit des bêtises.

Dans le présent exposé, nous avons présenté sous une forme abrégée l'analyse de la partie centrale du champ conceptuel de la bêtise. Faute de place, nous avons mentionné seulement, sans pouvoir les analyser en détail, les deux autres sphères de la structure. Tout en réservant les conclusions concrètes de notre thèse à la publication de ces deux parties importantes, nous nous bornons à résumer notre point de vue théorique. Dans notre thèse, nous n'avons certainement pas mentionné tous les aspects de la problématique des structures lexicales. Nous n'avons pas non plus tranché la question préjudicielle de la sémantique, celle de savoir s'il existe des structures lexicales ou non, puisque, en fin de compte, nous ne croyons pas qu'elle puisse jamais être tranchée. Que l'on réponde à cette question positivement ou négativement, on aboutira à une interprétation inexacte de cette complexité de rapports englobés dans le lexique de n'importe quelle langue. Une position neutre entre les deux extrêmes est la seule apte à notre avis à rendre compte de deux tendances contradictoires qui se manifestent dans les systèmes lexicaux: tendance vers l'ouverture, l'incohérence et l'asymétrie, qui prend source essentiellement dans la parole, mais qui pénètre aussi dans la langue, et, de l'autre côté, tendance vers une fixité, cohérence et symétrie idéales qui se manifeste au niveau de la langue.⁴²

Chaque description sémantique est unilatérale dans la mesure où les tendances vers l'ouverture, l'incohérence et l'asymétrie se soustraient à une description exacte, ou s'y intègrent tout au plus sous forme des exceptions qui justifient la règle. Tant que le nombre de ces exceptions ne dépasse pas une limite raisonnable (en phonologie surtout, mais aussi en grammaire), la description maintient sa justification. Au fur et à mesure que l'incohérence et l'asymétrie gagnent en importance aux dépens des tendances vers

⁴² cf. Leslie Seiffert, *op. cit.*, p. 41: „Es gehört zum Paradox der Sprache, dass sie keinem der Sprachgenossen als Ganzheit, geschweige denn als System, zu eigen geworden ist, dass aber auf der anderen Seite jeder Sprecher sie konsequent anwenden muss und sich darauf verlassen kann, dass die anderen ähnlich verfahren. Und deswegen müssen Laute bzw. Phoneme unterschieden, grammatische Kategorien auseinandergehalten und arbiträre Verbindungen von Laut und Inhalt festgestellt werden. So viel gehört zur Wirksamkeit der Sprache, und damit gehört ein Mindestmass an Konsequenz und eine Tendenz zur Geschlossenheit – immer wieder Wahrscheinlichkeitsfaktoren – zur sprachlichen Wirklichkeit.“

le système (ce qui est justement le cas du plan lexical de la langue), on se demande forcément si la recherche d'un métalangage sémantique n'est pas une entreprise dépourvue de sens. La théorie et la pratique de la sémantique nous autorisent à y répondre négativement; la description sémantique ne se rapporte évidemment qu'aux aspects systématiques du lexique, définissables notamment par une terminologie empruntée à la logique (laquelle, en réalité, ne représente pas un système à part, mais un système qui a été déduit des langues elles-mêmes), mais ce sont justement ces aspects systématiques qui permettent aux langues d'assumer un rôle clé dans la société humaine. Une exploration à fond de la structure du lexique sera immédiatement applicable en lexicologie, en lexicographie, dans la théorie de la traduction, mais également en sémiologie, dans la philosophie du langage, etc.

